

Saint Landelin
priez pour nous

Pedro Blerinel

**Saint Landelin
priez pour nous**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2020
ISBN : 978-2-312-07919-6

Avant-Propos

Ce récit est une pure fiction.

Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou même décédées serait due au hasard, il y a tant de vies qui se ressemblent.

Chapitre I

C'en était trop ! C'était décidé et irrévocable. Il ne briguerait pas un second mandat. C'était une question d'honneur ! Un assassinat, dans sa commune, dans son village, était, à proprement parler, intolérable ! Être maire d'une communauté de forbans lui apparaissait soudain incongru. Il pensait à ce moment à sa grand-mère, Marie Hortense, petite main d'une maison de couture, ombrelliste de son état et qui avait côtoyé, toujours de loin, les plus grands du vingtième siècle naissant. Elle aurait été fière de voir son petit-fils devenir premier magistrat, même d'une commune de quatre mille âmes, mais à condition de ne pas abriter en son sein des assassins. Zénobe Longuemèche, maire de Saint-Landelin, ne put retenir la larme qui perlait au bord de sa paupière. Il en était là de ses pensées, quand il fut ramené à la triste réalité par un avertisseur de voiture tonitruant. Il comprit qu'il stationnait, seul, au milieu de la chaussée. Une fraction de seconde, l'idée de ne pas bouger et d'en finir avec ce déshonneur communal traversa son esprit. L'instinct de survie l'emporta. La vision de son nom, un peu ridicule, écrit en lettre d'or, au panthéon des victimes du devoir, le poussa à opter pour la solution d'un repli stratégique vers le trottoir. À cet instant, entendant « Et alors, Monsieur le Maire, on est pressé d'en finir ! Il n'y a pas déjà assez de morts dans votre commune ! » il en reconnut l'auteur de suite. La voix qui venait de résonner était un peu rocailleuse et sentait bon la ménopause. Elle semblait, à chaque mot prononcé, à chaque silence même, rappeler le nombre de paquets de cigarettes sacrifiés sur l'autel de la cancérologie. Elle aurait tout aussi bien pu chanter le blues, le blues des gauloises bleues, véritable hymne aux cigarettiers, elle aurait fait un tabac ! Il n'y avait pas que la nicotine à avoir façonné

ce timbre, mais encore les laryngites, bronchites et autres pneumonies. Elles avaient été attrapées dans les huttes, en hiver, au bord de l'eau, à l'affût du canard, toujours trop peu enclin à se laisser lester de quelques plombs voltigeurs. Heureusement, le rhum chaud coulait à flots pour chasser le rhume. Preuve de leur adaptation, les gallinacés avaient compris très vite que plus ils se faisaient désirer, moins ils avaient de chance de se faire canarder. Si la Diane chasseresse avait un coup dans le nez, c'était autant de plomb en moins dans l'aile. Avoir du plomb dans la cervelle leur évitait, en revanche, de rejoindre prématurément le monde des agrumes ou l'univers laqué d'une table asiatique. Zénobe Longuemèche se retourna lentement et découvrit le visage buriné de Maria Conchita Barnabes, sa « commissaire » ! Il aimait l'appeler ainsi. Il refusait d'assimiler les grades militaires attribués aux fonctionnaires de police. Madame la « commissaire » avait plus de panache que « capitaine Machin » ou « lieutenant Chose ». Elle n'était pas commissaire, simplement capitaine. Elle avait raté de peu la promotion. Ses collègues la taquinaient sur ce sujet et aimaient à l'appeler aussi « commissaire ». Zénobe Longuemèche la connaissait depuis l'enfance et mettait une pointe d'ironie à appuyer sur le mot « Madame », sachant très bien qu'il aurait plutôt dû dire « Mademoiselle ».

Maria Conchita Barnabes, était effectivement née dans le village voisin de Saint-Landelin, celui de Crèvechemin, et à ce titre, connaissait de longue date Zénobe Longuemèche. Ensemble, ils avaient usé leurs fonds de culotte sur les mêmes bancs de la communale, qui était, chose rare à l'époque, commune aux deux villages. Ils avaient chapardé des pommes vertes dans les mêmes prés, et avaient souffert des mêmes coliques. Ils avaient conjugué le verbe « flirter » essentiellement à la première personne du pluriel, montrant ainsi la parfaite maîtrise des langues française et portugaise réunies. Leurs chemins s'étaient ensuite séparés à la faculté, l'une préférant le droit, l'autre la gauche prolétarienne révolutionnaire. Maria Conchita avait été mariée. Elle était non seulement passée devant Monsieur le curé, mais aussi Monsieur le Maire. L'aventure

s'était cependant très vite terminée. Son promis, pharmacien, laissait présager un avenir radieux. C'était un beau parti : la réunion du droit et de la médecine par pharmacien interposé. Les festivités s'éternisèrent, la nuit de noces, non. Au petit matin, l'apothicaire avait déjà fait ses valises. L'arrimage n'avait pas eu lieu, les deux vaisseaux étaient repartis chacun de leur côté, problème de compatibilité, manque de finesse, personne ne sut jamais pourquoi. Pour l'état civil, elle était restée « madame », mais pour les autres elle avait repris son nom de jeune fille, jeune fille qu'elle était très vraisemblablement restée.

Cette bouffée de souvenirs rendit nostalgique notre maire qui fut cependant très vite ramené dans le droit chemin par une réalité plus terre à terre. La capitaine Barnabes, Madame la « commissaire » pour son vieil ami, de la police judiciaire, était là, et bien là, en mission on ne peut plus officielle. Son rôle n'était pas de pratiquer son sport favori, la chasse au canard, mais plutôt la pêche et une drôle de pêche, celle au macchabée ! Zénobe Longuemèche ne put s'empêcher de penser que rien ne serait arrivé sans l'idée qu'il avait eue de créer un plan d'eau. Pourtant l'idée était bonne. Parfois, il se laissait même aller à la trouver géniale. Transformer une zone inondable en zone inondée lui paraissait être l'idée du siècle. Il s'était dit : « pourquoi s'évertuer à pomper alors qu'il serait si simple de remplir ! ». Il s'étonnait même que d'autres n'y aient pas pensé auparavant. Tous les hivers, il fallait évacuer, colmater les brèches, transporter des tonnes de sacs de sable, et héberger les malheureuses victimes. Il se serait bien passé de tous ces caprices aquatiques. Sans cesse, le Déborniot débordait. C'était écrit jusque dans son nom ! Puisqu'il s'évertuait à déborder, on allait lui laisser le loisir de déborder. On allait même l'encourager. Cela s'appellerait « La base de loisir du moulin », qu'on pouvait traduire par pédalo, friterie, canne à pêche, asticot, et pourquoi pas musette. Il serait permis de rêver, et même de perdre la tête, à Saint-Landelin, au musette. L'idée de réinventer le bal musette au bord de l'eau, le dimanche semblait un programme électoral capable de tenir la route. C'était la meilleure idée depuis le canal de Suez ! Malheureusement, il existait un point faible, le talon

d'Achille du programme, la présence de l'ancien moulin. Ce vieux moulin n'était plus qu'une ruine, depuis que des désœuvrés y avaient mis le feu un soir de réveillon. Il tenait plus de la ruine gallo-romaine que du moulin de la galette. Ce moulin et sa roue avaient fait pourtant la richesse de toute une dynastie de meuniers : les Rinot. Il avait sans doute causé aussi leur perte.

À Saint-Landelin, la meunerie était une affaire de famille. Depuis plus de deux siècles, on se transmettait la charge de père en fils. Pour ne pas laisser tomber le précieux bien dans les mains de gueux, ou pire d'étrangers, les Rinot avaient même poussé l'abnégation jusqu'à la consanguinité. À force de cousineries, voire pire, quelques gênes s'étaient emmêlé les pinceaux. La génétique avait franchement battu la campagne. Les Rinot présentaient ainsi une caractéristique, ils mettaient un point d'honneur à figurer au palmarès des grands syndromes de la psychiatrie française ! Les Rinot, seigneurs de la farine, détenaient un pouvoir précieux en ce plat pays, la maîtrise des vannes, privilège qu'on pouvait traduire par : vanne trop fermée, inondation en amont, vanne trop ouverte, inondation en aval. Tant qu'il y avait du grain à moudre, tout le monde s'en accommodait. Quand le moulin perdit sa raison de vivre et le meunier sa raison tout court, toute la région en fut bouleversée. Le réchauffement planétaire et celui des neurones conjugués firent tant et tant que les inondations se succédèrent d'année en année. La décision s'imposait, il fallait faire quelque chose. Le meunier, après bien des hésitations, des tergiversations, des conseils municipaux agités, finit par être exproprié et expulsé en bonne et due forme. Les Rinot avaient ainsi perdu leur bijou de famille, leur moulin. Le moulin, une fois abandonné, continua à faire parler de lui. Sa roue continua à tourner, avec des grincements de plus en plus sinistres. Ils annonçaient le glas du réveillon.

Un soir de vingt-quatre décembre, les voisins du moulin furent alertés par des crépitements hautement suspects. Entre la dinde et le fromage, les riverains interrompirent leurs ripailles et sortirent poussés par la curiosité. Dans un premier temps ils applaudirent en découvrant un magnifique spectacle pyrotechnique de toute évidence

offert par la mairie. Les bulles des méthodes champenoises ayant quelque peu ralenti la transmission et l'analyse de la situation par leurs matières grises ils mirent du temps à comprendre qu'il y avait un incendie, celui du moulin. Les pompiers furent naturellement de suite invités à la fête. Ils débarquèrent au son de la sirène sur les lieux du sinistre. Ces vaillants pompiers, comme dans de nombreuses communes, étaient constitués d'un corps de volontaires. Regrouper une dizaine de volontaires, tous dans leurs chaumières, un vingt-quatre décembre, n'était pas une sinécure, autant chercher dix Zoulous dans la forêt de Paimpol !

L'incendie dégageait beaucoup de chaleur du fait de l'imposante charpente. Cette chaleur, quant à elle, desséchant les gosiers engendrait la soif. Pour un pompier, l'eau est trop précieuse pour la gaspiller en libations en tout genre. C'est pourquoi en ce soir de réveillon, nos vaillants soldats du feu, animés vraisemblablement d'un pressentiment, avaient cru bon d'éviter tout contact buccal avec leur outil de travail. Comme il est dit communément, ils s'étaient un peu laissés aller. L'ambiance était festive, la forme physique n'était pas l'argument majeur pour combattre un tel sinistre. Ils se firent donc tous un peu tirer l'oreille, ne faisant pas dans la précipitation, sachant le moulin inoccupé. Ils commencèrent par chercher la clef du garage qu'un seul d'entre eux était sensé détenir, mais lequel ? Le camion à la grande échelle prit un malin plaisir à se faire désirer refusant de démarrer un 24 décembre, peut-être pour raisons syndicales. Quand l'équipe au complet arriva enfin sur les lieux, ce fut pour contempler l'étendue des dégâts. Du moulin il ne restait que des murs branlants. Le docteur Sacouart, capitaine émérite des pompiers, arrivé le premier sur les lieux, comme à son habitude, dut quand même montrer ses talents de réanimateur. Une de ses ouailles, de toute évidence trop hydrophobe, commençait à se sentir mal. Heureusement le précieux cardiotonique de chez Négrita fit rapidement son effet. Il fallut décommander le SAMU. L'eau qui ruisselait sur les visages ne provenait pas des lances à incendie, mais plutôt des lacrymales traduisant l'amertume du désespoir. Les spectateurs de ce drame avaient beau

se repasser la scène au ralenti, en arrière et même en accéléré, la conclusion était impitoyable, le célèbre moulin était définitivement détruit. Ce n'était pas encore l'épilogue, la pièce ne se déroulait pas en un acte, la symphonie était inachevée.

Qui avait mis le feu à ce chef-d'œuvre de l'architecture meunière, remanié avec la grâce que l'on connaît par les industriels de la farine ? Cette question était tellement présente dans tous les esprits, même embrumés, qu'elle finissait par flotter dans l'air et se mélangeait à l'odeur de foin brûlé qui envahissait le secteur. Tout le monde s'interrogeait afin de ne pas laisser cours aux rumeurs et ainsi se donner bonne conscience. En réalité les coupables étaient déjà désignés par la vindicte populaire. De toute évidence il ne pouvait s'agir que des sieurs Rinot, père et fils. L'intervention du Saint-Esprit, du Père Noël, ou même du petit Jésus semblait écartée de prime abord car un tel acte ne pouvait avoir été conçu que par un esprit malin qui en revanche ne devait l'être que fort peu ! Tous les braves gens de la commune, présents ou non sur les lieux, avaient déjà jeté l'anathème à ces survivants d'un autre âge. Ils avaient tous, désigné les coupables mais s'étaient bien gardés de prononcer leur nom. Le respect, voire la crainte des anciens maîtres du moulin resurgissait. Dans cette ancienne contrée marécageuse défrichée par des moines, on n'était jamais vraiment sorti du Moyen Âge. Si le moulin ne tournait plus, les langues avaient tellement pris le relais qu'on aurait pu en faire des éoliennes. On disait le meunier un peu sorcier. On lui reconnaissait des pouvoirs maléfiques. Un moulin qui s'embrase un soir de Noël, spontanément, venait conforter les bons croyants de Saint-Landelin. Croire à ces sornettes et fréquenter la bonne église apostolique et romaine ne les embarrassaient aucunement. Ils n'étaient pas à une contradiction près. L'erreur, tous le pensaient, avait été de chasser des lieux les propriétaires. Comme elle n'en était pas à une contradiction près, la communauté présente se tourna vers le représentant légitime du peuple, le pauvre Zénobe Longuemèche. Si les coupables étaient implicitement nommés, il fallait de toute urgence procéder à l'étape suivante : la désignation du responsable. Le non coupable néanmoins responsable ne pouvait être que Monsieur

le maire. Les braves gens, en bons électeurs, avaient la mémoire encore plus courte que la vivacité d'esprit. Ils avaient simplement oublié le nom du maire en question. Il s'agissait du précédent. Ils l'avaient chassé avec la même fougue qu'ils avaient mise à l'élire quelques années auparavant. Ils l'avaient aussi vite oublié. La commune étant déjà largement pourvue en nom de rues d'illustres inconnus, point n'était besoin d'en adjoindre un nouveau.

La malédiction s'abattit ainsi sur la commune. Les inondations se succédèrent et s'intensifièrent. La municipalité avait pourtant pris la sage décision de faire raser les ruines et aménager les vannes. L'impossibilité de maîtriser la situation avait fait germer l'idée de la retenue d'eau. Un problème demeurait, comment passer de la théorie à la pratique, comment transformer la source de désagréments en un espace d'agrément, véritable jardin d'Éden communal ? Pour cela il fallait avant tout maîtriser le débit de l'eau. Le projet du maire fut voté à l'unanimité par le conseil municipal, moins les éternelles cinq voix de l'opposition qui craignaient pour les crapauds, grenouilles et autres amphibiens. Le maire s'était alors engagé à laisser des espaces vierges pour permettre à tout ce petit monde de croasser et copuler à son aise. Il ne fallait pas déplaire aux partisans de dame nature, on ne savait jamais ! Si le moulin en surface avait cessé d'exister, il n'en était pas de même pour le réseau souterrain qui s'avérait être d'une grande complexité. Entre les souterrains de l'ancienne abbaye, l'alimentation en eau du moulin et bien d'autres surprises à découvrir, il fallait à coup sûr établir une cartographie détaillée. Il fut décidé dans la foulée de faire appel à une société privée d'exploration des canalisations, la société « œildelynx.com ».

Zénobe Longuemèche aimait beaucoup se rendre à la boucherie. Il n'aurait, pour rien au monde, laissé cette tâche à son épouse. La motivation de ce zèle à faire les emplettes carnées, était un secret qu'il gardait jalousement. Même sous la torture il n'aurait avoué le caractère olfactif de son péché mignon. C'était le parfum de la boucherie et non celui de la bouchère qui le poussait à franchir la porte de ce commerce. Ce plaisir lui venait directement de son enfance,